

# MODES DE PARIS

*Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique*



Toilette d'été en surah glacé gris rosé, semé de fleurettes roses, garniture de dentelle et de velours vert.  
Modèle de Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

## M O D E S

**L**A grande nouveauté parue sur le champ de courses de Longchamp, le jour du Grand Prix, et qui semble s'affirmer dans certains casinos, c'est, sans contredit, le style Empire; non pas, cette fois, une tendance vers le style Empire, mais bien le long fourreau des premières années de ce siècle, avec la taille prise sous les bras, les mancherons bouillonnés et tout ce que comporte ce genre d'habillement.

C'est là ce que rêvent de nous imposer, pour l'automne, quelques-uns des grands prêtres de la mode. Y parviendront-ils?... En toute franchise, j'en doute, malgré leur autorité.

Beaucoup, beaucoup de femmes hésiteront certainement à s'habiller d'une façon aussi excentrique.

— Ce qui est à la mode n'est jamais excentrique, m'objectera-t-on.

Mais certainement si, quelquefois. Et c'est bien le cas de le dire ou jamais. Enfin, ce genre n'est ni pratique, ni gracieux, même lorsqu'on est très mince. A plus forte raison quand on est pourvu d'un peu d'embonpoint.

Voyez-vous les femmes d'à présent, trottant beaucoup, menant une vie surmenée, à quelque catégorie sociale qu'elles appartiennent, arpentant Paris d'un bout à l'autre, ou montant en tramway, vêtues comme M<sup>me</sup> Récamier ou M<sup>me</sup> de

Staël? Comme ce serait commode! Et les souliers à cothurnes qui sont l'indispensable complément de ce genre de costume, comme ils seraient chauds en novembre et pratiques les jours de pluie! — Non, on fera certainement quelques costumes Empire, comme robes de bal, pour des élégantes pouvant varier souvent de toilettes, mais je ne crois pas au succès de cette mode, quant aux robes de ville, pour la généralité des femmes.

En tous cas, vous êtes prévenues, chères lectrices; à vous de décider si j'ai tort ou raison. Je préfère de beaucoup à ces robes... peu décentes, — disons le mot, — une très belle toilette en



guipure noire et jais destinée à une des plus belles souveraines de notre vieille Europe, au moins quant à la majesté de son port et à l'affabilité bienveillante de son accueil; j'ai eu occasion d'admirer cette robe au milieu de bien d'autres, ces jours-ci, rue de la Paix, et j'en ai pris note en pensant aux aimables abonnées du *Petit Courrier des Dames* et du *Journal des Demoiselles*.

La robe tout entière est en guipure brodée de jais fin. Le corsage, veste zouave carrée, forme revers et s'ouvre devant sur un plissé accordéon en mousseline de soie noire. Le même plissé se retrouve en tablier dans la jupe que borde un fouillis de petits volants froufrou des plus mousseux. Les manches, en guipure, jusqu'au coude, se terminent par un sabot en mousseline de soie plissée. Rien ne saurait rendre l'élégance distinguée de cette robe dont le moindre détail est un chef-d'œuvre. Une superbe ombrelle en faille mate, avec entre-deux de guipure encastré dans la soie et posé en bordure, est montée sur un manche tout en jais fin et gros cabochons. Ce manche, très haut, est de forme plate à la poignée. Aucun ruban, ni cordon de passementerie, ne l'accompagne. Je dois dire, du reste, à ce propos, que, pour les belles ombrelles du moins, on ne cravate plus du tout les manches.

On en a remarqué un certain nombre en tulle coulissé le jour du Grand-Prix. Le blanc dominait, quoique beaucoup de personnes en portassent d'assorties à la nuance de leur robe, ce qui est toujours très distingué. Mais comme cela complique beaucoup l'attirail d'accessoires de

la toilette féminine, on peut fort bien se contenter de deux ombrelles, une noire et une blanche; ces deux couleurs vont avec tout, et cela suffit largement pour être bien mise. Je ne parle ici, bien entendu, que des ombrelles habillées, car, pour le matin, la campagne et les voyages, les petites fantaisies bon marché sont très bien portées et toujours gentilles. Ces dernières se montent sur des manches en bois naturel.

Je ne sais pourquoi on ne lance jamais les modes en saison opportune. Ainsi, il semblerait que, pour les chaleurs, on doive ne songer qu'à tout ce qui est frais et dégage le cou, par exemple, lorsqu'il s'agit de coiffure. Eh bien! pas du tout, voilà qu'on abaisse les chignons; mais c'est encore moins à nous qu'à nos chers trésors que je songe en ce moment. Croyez-vous que si l'on coupe assez court leurs cheveux sur le front, un peu comme aux « enfants d'Edouard », on les laisse retomber en longues boucles tout autour de la tête, et que, bien mieux, — on ramène quelques-unes de ces boucles très en avant sur les joues.

Certes, ils sont jolis à croquer coiffés de la sorte. Mais comme c'est commode! Et comme c'est agréable par la température tropicale que nous subissons! Or, avant tout, quand il s'agit de nos bébés surtout, il faut se préoccuper de ce qui est hygiénique. C'est là un conseil que je supplie les jeunes mères de ne pas oublier.

MARIE-BERTHE.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Ah! les jolies toilettes que nous avons vues chez M<sup>re</sup> Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix. Plusieurs de ces toilettes, nous les avons revues au Grand-Prix, où elles attiraient les regards des fines élégantes. Des étoffes Louis XVI, adorables de coloris, et des garnitures inédites de dentelle. Cette dentelle est traversée de plusieurs rangs d'étroit ruban qui passent alternativement dessus et dessous en se contrariant, puis piqués çà et là de jolis choux de ces mêmes rubans qui laissent échapper quelques petits pans inégaux et libres. Cette garniture se retrouve au corsage sous la forme d'une haute berthe qui remonte sur l'épaule. Jugez l'effet de cette adorable façon, quand vous saurez que l'étoffe, en soie souple d'un gris argent idéal, est piquetée de maïs, de

rose tendre et d'un vert d'eau très pâle, et que les étroits rubans sont assortis. C'est d'un effet impossible à faire comprendre.

Voici des foulards à splendides bouquets de fleurs que ne renierait pas M<sup>re</sup> Madeleine Lemaire, tant ils sont naturels.

Le talent de M<sup>re</sup> Pelletier-Vidal se plaît aussi dans les façons simples, qu'il marque d'un cachet comme il faut très apprécié par nos plus élégantes mondaines. Dans ce genre, il nous faut citer, à 180 fr., une robe en lainage nouveau et façonné, avec la jupe doublée et le corsage d'une fantaisie charmante. Il nous semble inutile d'appuyer sur la façon et le travail, qui sont parfaits.

## Explication des Gravures noires (pages 217 et 219)

*Toilette d'été en surah glacé gris rosé, semé de fleurettes roses, garniture de dentelle de velours vert. — Jupe plate garnie de trois volants superposés en dentelle crème; un ruban de velours crème, arrêté par des petits nœuds, forme la tête du troisième volant.*

*Corsage entièrement froncé, serré à la taille (courte suivant le genre du costume) par une large ceinture en galon*

*de pierreries multicolores. Une large dentelle crème, froncée au col, garnit le haut du corsage; la tête de la dentelle, serrée par un galon de pierreries, fait ruche autour du cou. Une jolie berthe de dentelle, fixée au bas de l'empiècement, contourne gracieusement les épaules.*

*La manche, très originale, en surah glacé, est toute plissée; serrée en haut par un ruban de velours vert, elle s'ouvre*





Chapeau de jeune femme.

jusqu'au coude sur une première manche très étroite en dentelle crème qui recouvre tout le bras. Un lien de velours, noué sur le côté, arrête la manche à cet endroit.

Chapeau en paille vert clair, garni de coquilles plissées en dentelle crème serrées au pied par un ruban de velours vert qui se continue autour de la calotte.

Chapeau de jeune femme. — Il se fait en étoffe ancienne rebrodée d'or et d'argent. Le fond est resserré par un ruban de satin double face, mousse et crevette, noué devant en longues coques et faisant brides derrière.

Des boutons de rose sont mêlés aux coques.

#### Explication de la Gravure coloriée 4890

Costume de promenade. — Très joli tissu de soie dont les rayures, mises en biais pour le tablier, forment une suite de chevrons.

Les lés de derrière, également en biais, s'allongent en petite queue, et la jupe est ourlée de deux petits bouillons, l'un au bord, l'autre séparé de dix centimètres.

La façon princesse forme un petit corselet dans lequel s'emprisonne une chemisette en dentelle crème, très froncée à la taille et au col droit, qui reçoit un assez gros ruché de dentelle.

Gigot pareil à la robe, et manche plate en dentelle.

Petit bouillonné autour de l'entournure et un autre formant bracelet au bas du gigot.

Bas de soie. Souliers vernis. Gants de chevreau paille.

Chapeau en paille belge à calotte Choubersky, garni de nœuds en ruban et de fleurs légères.

### CARNET DE LA BIENFAISANCE



N s'occupe trop des pauvres, à notre époque, pour que, émus nous-mêmes de la misère grandissante malgré les efforts constants de la charité, nous n'ouvrions ici une tribune pouvant, d'une part, appeler l'attention publique sur les œuvres admirables qui se fondent chaque jour ou qui fonctionnent depuis longtemps déjà, et, de l'autre, servir d'intermédiaire entre celui qui souffre et celui qui peut soulager.

N'est-il pas horrible, en effet, de penser qu'il peut encore y avoir à Paris, en notre brillante fin de siècle, des êtres qui meurent littéralement de faim, comme cela est arrivé cette semaine, rue Monge, pour un malheureux élève de l'Ecole des Beaux-Arts.

Je commencerai par vous parler aujourd'hui d'une œuvre bien intéressante, celle qui a le bonheur d'avoir M<sup>me</sup> Drouyn de Lhuys comme présidente. Il s'agit de l'*Œuvre des Ateliers chrétiens pour les jeunes filles*. Cette œuvre, spéciale à la paroisse de Saint-Pierre-de-Chaillot, est administrée par un conseil de Dames patronnesses, présidé par M. le curé. Elle est confiée au soin d'une Directrice qui choisit elle-même à son tour les maîtresses d'ateliers; et elle est située 24, avenue de l'Alma. On en voudrait certes une semblable dans toutes les paroisses, car son but est de procurer aux jeunes filles de la paroisse de Saint-Pierre-de-Chaillot le moyen de faire le mieux possible, au point de vue chrétien et professionnel, l'apprentissage d'un état quelconque, et d'apprendre à mener, plus tard, une vie exemplaire lorsque, livrées à elles-mêmes, les pauvres enfants suivent la vie ouvrière, toujours si semées d'écueils pour toutes, mais à plus forte raison pour celles que des principes sérieux n'auront pas mises en garde contre les dangers du chemin.

Ce n'est qu'après avoir fait leur première communion, et quand elles sont de la paroisse, que les jeunes filles peuvent faire partie de l'Œuvre. Elles y sont reçues gratuitement, et plus tard continuent à rester de l'Œuvre, comme ouvrières, une fois leur apprentissage terminé, c'est-à-dire au bout de deux ans; alors elles touchent le prix de leur journée; en tous cas, elles sont presque toujours certaines ainsi de trouver de l'occupation chez les Dames patronnesses de l'Œuvre ou chez leurs parentes et amies.

On est *fondatrice* en versant une somme de 500 fr. une fois pour toutes; *protectrice* moyennant une *souscription* annuelle de 40 fr.; et *patronnesses* moyennant une *cotisation* annuelle de 25 fr.

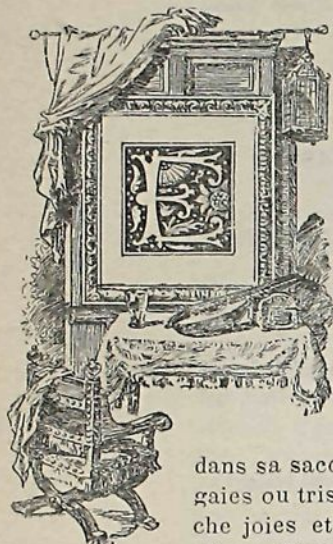
La vice-présidente est M<sup>me</sup> Armand Heine, 85, avenue Marceau; la trésorière, M<sup>me</sup> E. Coppinger, 1, rue Bassano; et la secrétaire, M<sup>me</sup> Fabre de Lamarnelle, 23, rue Panquet.

SPERENZA.



# CAUSERIE

Loia de Paris.



N dépit d'une canicule anticipée, la saison (puisque nous avons pris ce mot avec la chose aux Anglais qui, n'ayant pas le climat de France, pourraient se dispenser de nous prêter ainsi leurs habitudes), la saison parisienne donc semble avoir été, jusqu'au bout, des plus brillantes.

Chaque jour le facteur, ce personnage considérable entre tous à la campagne, cette rustique personification du Destin qui, avec une inconscience superbe, porte

dans sa sacoche les nouvelles roses ou noires, gaies ou tristes, distribuant de droite et de gauche joies et deuils, inquiétudes, émotions, surprises diverses; chaque jour, dis-je, le facteur laissait à notre porte, en s'essuyant le front, une provision abondante d'échos mondains.

C'étaient de grands mariages chrétiens et juifs, des détails palpitants sur la corbeille fastueuse et les fleurs d'oranger « empire » de M<sup>lle</sup> de Mohrenheim, aujourd'hui princesse Boutourline, l'énumération des heureuses invitées qui avaient dansé chez M<sup>me</sup> Gaillard, chanté chez la baronne Morio de l'Isle, figuré aux *garden-parties* de la princesse de Sagan et promené leurs toilettes, comme en une étincelante féerie, sous les bosquets illuminés *a giorno* de l'hôtel de Massa; c'était le récit d'un début de jeune fille au bal blanc de la marquise de Caulaincourt. Que sais-je encore?... Nous nous lisions nos lettres au dessert, tout en croquant des cerises dans la grande salle à manger fraîche, à demi obscure, et chacune se piquait d'avoir le courrier le plus amusant. Puis les commentaires de s'ensuivre.

Nous eussions assisté autrement que par procuration aux deux premières du *Prince d'Aurec* et de *Vieux Amis*, que nous n'aurions pu discuter avec plus de feu sur les mérites opposés de l'incisif Henri Lavedan et de Jacques Normand le doux poète. La comtesse X. prenait pour elle les coups assez cruels portés par le premier au faubourg Saint-Germain; M<sup>me</sup> Z. ne pouvait souffrir que l'on traitât de berquinades les comédies fines et tempérées qui annoncent, dit-elle, une réaction contre les excès du naturalisme.

Ce qui frappa les provinciales parmi nous comme un renversement de tous les usages, fut le récit d'une fête costumée, longtemps après Pâques. Un hôtel des Champs-Élysées a hébergé, en plein été, le carnaval lui-même, dont les grelots résonnèrent à l'improviste, ni plus ni moins que le

mardi gras, sans autre raison que le caprice d'une jolie femme.

A son appel, une légion de masques est accourue; on avait le droit de se déguiser des pieds à la tête, ou de s'en tenir à la figure. Les Polichinelles à mi-corps, finissant au-dessous de la bosse, étaient assez nombreux; ce n'est pas une innovation très heureuse, toute commode qu'elle puisse être. Certaine Américaine, métamorphosée en chatte, eut le courage de supporter pendant toute la nuit, sur l'épaisseur de sa chevelure blanchie de poudre, un minois fourré d'angora blanc. Dans tous les plis de sa robe couraient des rats et des souris qu'elle laissait prendre à ses cavaliers, comme il était d'usage au temps de ma tante Aurore d'accorder une fleur ou un nœud de ruban. Entre tous se fit remarquer M. C. B., en statue du Commandeur, exactement copiée sur celle des *Nouveautés*, et, comme dans la pantomime, il cassa un de ses doigts au souper en frappant sur la table; rigidité qui formait un contraste heureux avec l'agréable folie de ses discours. Nos correspondantes « dans le mouvement », les voisines de cet homme de pierre, étaient enchantées de lui et en écrivaient des merveilles que la jalousie peut-être nous fit trouver un peu risquées.

Étions-nous tout de bon bien jalouses? Faut-il regretter le rude travail du monde quand on a le bonheur de jouir à la campagne d'un *farniente* complet, le *farniente* des plantes? Nulle obligation de toilette, aucune de ces élégantes fatigues dont on ne voudrait certes point si elles s'imposaient à la façon d'un devoir; et ne croyez pas que notre existence, végétative sous quelques rapports, empêche tout à fait l'esprit de réclamer sa part. Nous lisons à haute voix les travaux de M. Lavissee sur l'Allemagne et le grand Frédéric, plus intéressants que tous les romans du monde et qui complètent si noblement le bagage du nouvel académicien; nous faisons un peu de musique, jusqu'à ce que le rossignol nous impose silence, le divin rossignol qui bientôt ne chantera plus, mais qui a rempli de mélodies exquises tant de nuits un peu orageuses, surchargées, saturées d'un lourd parfum de roses.

Dans notre petit cercle, il y a un poète et, de temps à autre, il nous dit des vers qui sont ce que doit être la poésie aux champs, tout le contraire du banal, sans petits ruisseaux et sans zéphyr. En fait de peinture, vous n'aimez pas, je suppose, des paysages sur vos panneaux à la campagne? La nature est là, dehors, qui défie l'art; mieux vaut se mettre à la fenêtre. De même je



garde pour l'hiver tout ce qui, en fait de littérature, est descriptif. Voilà pourquoi j'aime la note religieuse symbolique, haute et sereine, qui vibre parfois au milieu de nos entretiens à bâtons rompus, faisant flotter dans cette création toute chantante et toute fleurie l'idée de son Créateur.

A propos de religion et de poésie, j'ai cette année, pour la première fois depuis bien longtemps, quitté Paris avant les Rogations ; en ville, on ne se rappelle même pas la date de cette simple et majestueuse cérémonie. J'ai vu la plus belle des processions défilier pieusement au son des litanies, dans les champs durcis par une sécheresse qui inquiète les vigneron. L'eau du ciel, implorée ainsi, n'est venue, hélas, que par cimonieusement, avec une violence de très courte durée, accompagnée de tonnerre et de bourrasques qui faisaient pleuvoir sur le sol la neige des acacias, fleuris auparavant comme des bouquets de mariées. Bientôt il fera trop chaud ici pour pouvoir y tenir ; il faudra pousser vers la mer, vers une plage quasi déserte des environs. Nous parlons déjà d'aller regarder l'Océan du haut des falaises, écouter sa grande voix, admirer comme il change, comme il gronde, comme il bouillonne, comme il rage, et cela nous rafraîchit d'avance. On est si bien couché sur mille petites fleurs, avec un bon vent qui vous décoiffe, un bon air salé qui vous rafraîchit tout entière, les idées comprises ! Et toujours ce salubre engourdissement, cette trêve de la vie civilisée. Notre moi simplifié, un peu ensauvagé, n'a presque plus rien de commun dans de pareils cadres avec la personnalité douée de sens différents que nous laissons derrière nous à Paris.

Pour vous en donner l'idée, voici une histoire qui, en ville, nous eût fait probablement hausser les épaules, et que nous avons écoutée l'autre soir sans aucun scepticisme. Je l'ai entendue de la bouche d'un honnête homme de sacristain qui, faisant quelques autres métiers, avait eu l'occasion de venir au château. Faute d'anecdotes du *high-life*, je vous sers cette légende locale en toute humilité. Il s'agit de revenants ; celui qui les a vus est un brave homme de la moralité la plus irréprochable, incapable d'un mensonge volontaire, et qui ne paraît pas avoir la moindre disposition à la folie ou seulement à l'exaltation. Sachez d'abord que le vieux et digne curé du village voisin s'est éteint il y a deux ans, regretté de tous. Ceci posé, je laisse parler le sacristain.

« — C'était, dit-il, peu de temps après l'arrivée de M. le curé... le nouveau. J'étais couché un matin d'hiver, avant le jour, dormant encore, bien qu'il fût presque l'heure d'aller sonner l'Angelus. Tout à coup, je m'entends appeler par mon nom trois fois de suite. Je dis à ma femme : — Qui donc peut bien crier comme ça dans la rue ? — Va voir ! me dit-elle. — Il n'y avait personne, et comme j'étais debout, habillé, sorti déjà sur le pas de ma porte, je me dis que je profiterais de l'occasion pour aller sonner, — tant pis — un peu plus tôt que de coutume.

« Une fois dans l'église, je suis surpris de voir les cierges allumés, l'autel disposé pour dire la messe et, devant l'autel, un prêtre qui avait, à s'y méprendre, la tournure cassée de M. le curé défunt. Je m'approche et un frisson fait claquer mes dents. C'était lui, c'était bien défunt M. le curé, avec ses ornements dont aucun ne manquait, mais très pâle. Il me dit : — Allons, sers-moi la messe. Et ne me touche pas !

« Je lui servis la messe comme je l'avais fait tant de fois ; il n'y avait que nous dans l'église à cette heure qui était encore presque de nuit. Un instant je fus un peu embarrassé, car le vin manquait dans les burettes ; je fis le simulacre de verser et M. le curé s'en contenta. Du reste, il ne disait pas la messe tout entière, — rien que des morceaux. Cela marcha vite, quoiqu'épeuré comme je l'étais, le temps m'ait paru long. A la fin, il me dit : — Que personne ne le sache, entends-tu, personne, jusqu'à ce que je t'aie permis de parler. — Là-dessus, il disparaît du côté de la sacristie.

« Je rentrai chez moi plus mort que vivant ; c'est depuis ce matin-là qu'il m'est poussé tant de cheveux blancs ; j'espérais bien que j'en serais quitte pour cette seule messe. Point du tout, le lendemain de nouveau mon nom est trois fois prononcé dans la rue, et quelque chose de plus fort que moi m'oblige à descendre, à courir vers l'église, à m'approcher de l'autel, à servir de nouveau non pas la messe précisément, mais des morceaux de messe ; quelquefois je n'avais à dire que deux ou trois répons, quelquefois davantage.

« Et cela dura un mois, mesdames et messieurs, un grand mois. J'étais devenu maigre comme un clou, avec une figure qui faisait peur ; je sentais que bientôt on me porterait au cimetière moi aussi. Enfin M. le curé me dit un matin : — Merci, je n'ai plus besoin de toi ; tu recevras ta récompense. — Ma récompense est encore à venir, reprit en soupirant le brave homme ; il ne m'est rien arrivé dans l'année, sauf que ma femme est morte. »

Un railleur dans l'auditoire ne put s'empêcher de sourire sous prétexte qu'on pouvait tenir pour récompense d'être débarrassé de Xantippe, mais le sacristain n'en vit rien fort heureusement ! Il avait parlé les yeux baissés, d'un ton morne et triste, avec une évidente bonne foi.

— Vraiment, lui dis-je, vous êtes sûr de n'avoir pas rêvé ?

— On ne rêve pas la même chose trente fois de suite.

— Et comment expliquez-vous ces lambeaux de messe dits par un fantôme ?

— Je pense que M. le curé, qui était d'un grand âge et qui baissait beaucoup comme chacun sait à la fin de sa vie, aura oublié, en disant sa messe, ceci ou cela dont il n'aura pas voulu faire tort à ceux qui lui avaient demandé des prières. Et il sera venu s'acquitter comme ça !

— Qui sait ? interrompit quelqu'un de nous. Qui sait si nos âmes après la mort peuvent se détacher tout de suite de leurs habitudes, de leurs



*Mante demi-longue, en bengaline noire, garnie de dentelle et doublée de surah mauve.*

— Façon droite et flottante avec un crevé plissé qui prend de l'encolure du dos et que pince un nœud en ruban de satin noir à longs bouts flottants.

Une haute dentelle part de ce pli et forme comme une pèlerine surmontée d'une seconde et plus petite dentelle qui fait collerette.

Une autre et encore plus petite dentelle fait collerette montante.

Volant de dentelle cousu au bord inférieur; il a pour tête un cache-point en perles de jais.

Sur le bord du devant une dentelle court en spirale.

*Costume en créponné et foulard changeant.*

— La jupe, entièrement fourreau devant et



Costume en créponné gris bleu et foulard changeant, à grandes pastilles rouges (vu de dos).

De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.



Mante demi-longue en bengaline noire garnie de dentelle et doublée de surah mauve. Modèle de Mademoiselle Thirion.

des côtés, est en cachemire vert uni, avec deux volants froncés, en foulard changeant à larges pastilles.

Ces volants, à petite tête, sont posés tout au bord de la jupe.

Le corsage, sorte de blouse en foulard, est décoré d'un empiècement en guipure.

De la basque s'échappe un volant qui marque d'un coquillé le milieu biaisé de la jupe.

Cette toilette se complète par un corselet en créponné, profondément découpé à sa partie supérieure et bordé d'un galon tissé or.

Même ornement aux poignets.

*Robe longue pour bébé, en nanzouck.* — Elle est composée d'entre-deux de dentelle séparés par des bouillonnés, où çà et là sont posés des petits choux en comète.

Corsage décolleté en rond, garni de dentelle.

Un groupe de plis fixés par des points anglais orne le devant du corsage qui est serré à la taille par deux rubans comète reliés par des choux. Petites manches courtes ornées de comètes.

*Jupe en crépon gris rosé, garnie de velours et d'appliques multicolores.* — Jupe en crépon gris rosé, très ornée sur son bord inférieur par un ruban de velours à peine froncé, à moitié recouvert par une broderie en appliques de perles de tons multicolores mêlés d'or.

Corsage en surah couleur Bordeaux. Il se fait ample, froncé au cou et bouffant au-dessus du corselet en passementerie multicolore, illustré de bouclettes en velours, qui tombent autour et sous la taille. La manche gigot est traversée, au-



Costume en créponné gris bleu et foulard changeant, à larges pastilles (vu sous un autre aspect).



dessus du coude, par un ruban qui passe dans des fentes faites sous le gigot. Ce ruban se noue intérieurement.

Le bas de la manche, découpé en bouclettes, reçoit une garniture analogue à celle de la jupe.

Un autre ruban passe, comme le précédent, sous l'encolure; il se noue sur les épaules d'un nœud-aigrette.

Toquet Henri II, à fond mou, serré par un galon lamé, et bouquet de plumes.



Robe longue pour bébé, garniture de dentelle piquée de choux en comète blanche.



Matinée en crépon ou cachemire glycine. De M<sup>me</sup> Turle, 9, rue de Clichy.

*Matinée en crépon ou cachemire glycine.*

— Notre modèle est en crépon glycine, d'un ton très pâle, orné de dentelle imitation de Valenciennes, et d'un devant droit en mousseline de soie.

La façon est droite, presque ajustée au dos; ouverte devant sur un haut plissé de mousseline de soie, terminé par une imitation de Valenciennes; l'encolure se trouve dégagée par le bord de la matinée qui est rejeté en revers.



Robe en crépon gris rosé, garnie de velours et d'appliques multicolores. (Vue sous un autre aspect.)

Le col droit plissé surmonte une sorte de hausse-col en mousseline de soie rehaussée de dentelle, drap au milieu. La manche est large, froncée au bas et montée à un très haut poignet de dentelle posé sur un transparent glycine. La mousseline de soie peut être remplacée

par une guipure, et, si l'on fait la matinée en nanzouk broché, par une broderie anglaise, la jupe serait alors en nanzouk avec ou sans volant brodé. Cette matinée est très élégante en tulle crème, à semé, posé sur une doublure de surah bleu, vieux rose, ou citron. Le devant plissé se ferait en crêpe de Chine. La jupe serait en tulle sur transparent de taffetas, e taffetas ayant plus de soutien que le surah.



Robe en crépon gris rosé, garnie de velours et d'appliques multicolores. De Madame Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.



affections, si elles ne sont pas attirées vers les lieux qu'elles habitèrent en compagnie du corps ? Qui sait si les épreuves du purgatoire ne se passent pas très près de nous qui devons aider ces chères âmes à payer leur dette ? Il n'y a là rien de contraire à l'enseignement de l'Eglise. Mais quant à voir des spectres...

— Ce que je sais, répétait obstinément le sacristain, c'est que j'ai vu défunt M. le curé.

— Vous n'aviez pas bu un coup de trop ?... Bien sûr ?...

— A jeun ? dit-il avec indignation. Et encore si ce n'était que par hasard, mais si souvent, si longtemps de suite !

Il faisait presque nuit, les arbres prenaient des formes fantastiques dans le crépuscule, et l'individu qui nous parlait était si fortement convaincu que l'idée de le démentir absolument ne venait à personne.

Alors notre ami le poète cita les paroles de *Hamlet* :

« Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que nous ne le savons, Horatio. »

Et un silence se fit pendant lequel, je le déclare, nous n'eussions été surpris qu'à demi si le bon vieux curé était passé près de nous le long de la route, son bréviaire sous le bras, son chapeau râpé à la main, avec le bienveillant sourire que nous lui avions tous connu.

— Dieu veuille, pensais-je, que chacun de nous, en quittant ce monde, n'ait pas à régler un compte plus lourd que celui qui l'a ramené trente fois avant l'aurore dans sa vieille église.

J'avoue que depuis le récit du sacristain, je n'entre plus le dimanche dans l'église en question, notre paroisse, sans me représenter, devant l'autel où officie le nouveau curé, cette messe macabre.

Voilà, n'est-ce pas, une histoire qui n'a rien de parisien, quoiqu'à Paris comme ailleurs la mode et la science elle-même tournent décidément à l'occultisme.

T. B.

## MA SŒUR AINÉE

(NOUVELLE)

(SUITE)



Le lendemain de l'accès de désespoir que sir Hugh qualifiait d'attaque de nerfs, je trouvai moyen cependant de rompre cette glaciale contrainte. Nous nous préparions à une partie de campagne. Devant la façade du lourd bâtiment de briques rouges, attendaient une douzaine de chevaux de selle et un *dog-cart* bien attelé ; toutes ces dames en habit d'amazone, moi exceptée qui n'avais jamais monté à cheval. Je m'assis sur une marche du perron ; Richard était debout sur la marche inférieure et Dolly en train de s'habiller. Belle occasion de s'expliquer !

— Dick, lui dis-je, profitant de la liberté que donnent les mœurs de mon cher pays, — Dick, je vous en prie, conduisez le *dog-cart* et emmenez-moi !

La stupéfaction, puis une joie triomphante se peignirent sur son visage ; je ne sais ce qu'il allait répondre, lorsque sir Hugh se dressa entre nous. En même temps Dolly descendait, la queue de son amazone sous le bras, sa cravache à la main, plus charmante ainsi que de coutume, car Dolly n'est pas une belle femme comme l'entendent les paysans ; un amateur de grosses formes et de

grosses couleurs n'en ferait aucun cas, et sa taille svelte emprunte à l'habit masculin de nouveaux charmes.

— Choisissez votre bête, Mac-Gregor, dit sir Hugh.

— Merci, répondit mon dragon ; mais je préférerais conduire les deux alezans que voici. Vous permettez ?

— A votre aise ! fit Hugh d'un air contraint ; prenez garde seulement à la jument de droite ; c'est le diable pour en venir à bout, et vous êtes le plus mauvais cocher que je connaisse.

— Peut-être, hasarda Dolly, peut-être serait-il prudent que ma sœur prît un manteau ; nous rentrerons tard.

L'habitude de lui obéir l'emporta sur mon impatience ; je courus chercher ma pelisse en sautant deux marches à la fois. Dolly me suivit, mais elle redescendit la première. L'objet en question était tout au fond d'une malle ; quand j'eus réussi, non sans peine, à le trouver, la cavalcade venait de partir ; Richard n'était plus là, et sir Hugh m'attendait radieux :

— Votre sœur a tout arrangé, s'écria-t-il. C'est bien aimable de sa part.

— Que voulez-vous dire ?

— Elle a persuadé à Mac-Gregor que vous mouriez de peur, depuis les mauvais renseigne-



ments que j'avais donnés sur les chevaux (vous savez par parenthèse que ma jument est tranquille comme une vieille vache).

— Continuez ! balbutiai-je en me mordant les lèvres.

— Eh bien ! il s'est obstiné longtemps... jusqu'à ce qu'elle eût avoué que vous aviez laissé percer le désir de m'avoir pour conducteur... la chère enfant ! Aussitôt il a cédé. C'était son devoir. Mais nous partons, n'est-ce pas ? — Faites attention à la roue.

Je montai machinalement dans le *dog-cart*, et deux secondes après les chevaux, une belle paire d'alezans aux splendides allures, nous emportaient, — d'abord à travers le parc, — puis dans les terres de Lancaster peuplées de fermes que sir Hugh me désigna complaisamment.

— Vous voyez ce bois ?... la plus belle futaie du comté... (et quelle chasse !) il est à moi.

Pas un mot de réponse. J'étais déterminée à boudier et à m'en tenir aux monosyllabes. Cependant les haies étaient toutes blanches d'aubépine, les vergers en fleur, les oiseaux en liesse et le cœur de sir Hugh assurément plus joyeux que tout le reste. Qu'il se souciait autant d'une pauvre petite campagnarde quand les beautés les plus fières, les plus élégantes défilaient quotidiennement sous ses yeux, c'est ce que je ne puis comprendre encore.

— Un joli cottage, n'est-ce pas ? Le chenil de mes lévriers de course.

Nouveau silence.

— Aimez-vous les courses de chiens ?

— Non.

Le rendez-vous était un des innombrables châteaux de lord \*\*\* à quatorze milles de Wenthworth, et les cavaliers l'atteignirent naturellement avant nous, car ils pouvaient profiter des petits sentiers sous bois, inaccessibles à notre véhicule. Ce délicieux tête-à-tête dura donc deux grandes heures, après lesquelles nous rejoignîmes le reste de la société installée au bord d'un étang, sous les marronniers qui devaient abriter le festin. Déjà l'on avait étendu des nappes sur le gazon : l'argenterie, les flacons flamboyaient au soleil ; une odeur mixte de pâtés, de jambons, d'écrevisses et de sucreries flottait dans l'air ; je passe les détails inséparables de tout repas en plein vent : les mouches, les sauterelles, l'accablante chaleur et l'atroce migraine qui affligea plusieurs dames. Dick était le voisin de Dolly. A demi couché, comme le génie des eaux, dans les iris qui bordent le lac, il redoublait d'attentions envers ma sœur, qui redoublait avec lui de coquetterie. Je les entendis faire des projets de retour au clair de la lune. Quand je n'entendis plus rien, je devinai qu'ils parlaient encore ce langage de feu que sûrement le diable inventa et qui faisait palpiter le corsage de la belle amazone, tandis que les regards de son cavalier, rivés aux siens, semblaient ne pouvoir s'en arracher.

— Vous vivez d'air, mademoiselle ? me dit sir Hugh avec des yeux pleins d'amour et la bouche pleine de pâté.

Je fis un effort surhumain pour avaler les friandises intactes sur mon assiette... Impossible !

— Maintenant, poursuivit Hugh, nous serons forcés, je suppose, de visiter le château. Quel ennui ! voir des antiquités et des *croûtes*...

— Oui, tout est ennuyeux en ce monde, choses et gens.

Il se mit à rire. Un bon repas est le meilleur remède contre la susceptibilité. Mes impertinences l'amusaient comme les jurons d'un perroquet.

— Les gens, c'est moi, j'imagine ? Savez-vous que vous êtes méchante ? Mais tant pis ! j'aime mieux être taquiné par vous que flatté par une autre.

Jamais Hugh n'a jugé nécessaire de baisser la voix pour dire quelque chose de tendre ; que lui importe qu'on écoute ! Or, Dick écoutait. Je vis ses sourcils se froncer et j'entendis Dolly s'écrier avec son sourire enfantin :

— Querelles d'amoureux !

On se levait pour visiter le château. Il me fallut subir encore la vue de plusieurs madones italiennes et de maint buveur hollandais, la biographie de chaque portrait de famille, la légende de chaque chambre, des dissertations savantes sur chaque blason, sir Hugh me suivant partout comme mon ombre.

Le retour nocturne si ardemment invoqué par Dolly me sembla plus insupportable, s'il est possible, que le premier voyage, d'autant que sir Hugh (*était-ce le champagne, était-ce l'amour, était-ce l'amour et le champagne ?*) devint d'une sentimentalité gênante, qui croissait avec l'obscurité.

— Les vieux hêtres semblent tout argentés, n'est-il pas vrai ? Et la lune ? un fromage de Chester absolument.

La lune chantée par Milton, la lune prise à témoin par les divins amants de Shakespeare, comparée à un fromage !

— C'est bien poétique ! dis-je d'un ton moqueur.

— Je ne connais pas grand-chose à la poésie, répliqua-t-il avec une humilité qui me désarma, mais je tâcherais de m'y acclimater si cela pouvait me rendre moins désagréable à vos yeux.

Et pour la première, pour la seule fois de sa vie, Hugh essaya d'être poétique, éloquent, persuasif, en mettant son cœur quadragénaire à mes pieds. Il n'y a rien de plus ridicule qu'une déclaration ; les petits bergers de Sèvres, pâte tendre, poudrés, en habit rose et cuiotte de satin, peuvent être gracieux à genoux, la main sur leur cœur ; mais la physionomie, l'attitude d'un homme amoureux, en chair et en os, surtout quand cet homme a passé la fleur de l'âge, prêterait toujours à rire aux indifférents. Or, mon indifférence était, en l'écoutant, bien près de se changer en haine.

— Ne comprendrez-vous donc jamais, lui dis-je avec ma brusquerie ordinaire, que je ne puis vous souffrir ?

Il pâlit, ce qui pour les personnes de son sexe équivalait à un torrent de larmes.

— J'ai été bien lent à le comprendre, dit-il ;



mais ne craignez rien, je vois clair maintenant !

Jusqu'à Wentworth nous n'échangeâmes plus un mot, et en descendant de voiture, je faillis me donner une entorse pour éviter de lui tendre la main. Ma première pensée fut de chercher Dolly. Elle s'était déjà retirée dans sa chambre ; je la trouvai en train de dénouer ses grands cheveux qui, noirs comme la nuit, lisses et luisants, pendaient sur ses épaules.

— Vous avez menti odieusement ! Vous m'avez brouillée avec Dick, m'écriai-je sans préliminaires.

— Si Dick, comme vous l'appellez, m'a pardonné, ne pensez-vous pas que vous pourriez l'imiter ?

Cette réponse et l'extrême douceur qui l'accompagnait me firent plus de mal que toutes les injures.

— Quant à avoir menti, mon Dieu ! je n'ai encore rencontré personne qui ne mentit pas, et la vie sans mensonge serait infiniment désagréable. Ignorez-vous qu'une certaine dose de fausseté est nécessaire à l'existence des sociétés ?

Ces seuls mots : — Dick m'a bien pardonné ! — me tintaient aux oreilles.

— Pourquoi n'avoir pas dit franchement que vous vouliez monter à cheval avec lui, que vous l'aimiez ?

Il serait impossible d'exprimer le mépris, l'ironie, la dédaigneuse pitié qui se fondirent dans le regard de ma sœur.

— Me croyez-vous capable, dit-elle en relevant lentement ses longues tresses et se redressant dans ses draperies blanches, comme un beau lys sur sa tige, me croyez-vous capable de devenir amoureuse des gens uniquement parce qu'ils sont pauvres et qu'ils ont de longues jambes, car voilà, n'est-ce pas, les traits les plus saillants de son caractère ?

— Si vous ne vous souciez pas de lui, à quoi bon tromper, à quoi bon être coquette et me rendre malheureuse, à quoi bon...

— Mon enfant, répondit gravement Dolly avec un froid baiser sur mon front brûlant, pour une fois j'ai été désintéressée. Vous m'en punissez par vos reproches. Ai-je été coquette aussi ? Que le ciel qui me donna de beaux yeux soit alors responsable des troubles qu'ils causent, car je vous affirme que l'entretien de votre Ecossais m'a plutôt ennuyée que divertie.

Je demurai stupéfaite et bouche bée :

— Votre but, alors ? Vous ne le dites pas.

— Certes, j'avais un but ; il faudrait être idiot pour n'avoir pas toujours un but, et si vous voulez m'écouter avec calme au lieu de crier comme c'est votre habitude, me voici toute prête à vous avouer que je prétendais vous assurer un tête-à-tête avec sir Hugh.

— Et pourquoi ?

— Vous ne devinez pas ? D'abord par charité... il paraissait si malheureux ! Et puis, pauvre innocent, parce que je désire avant de mourir rendre le tête-à-tête éternel, faire de vous en un mot lady Lancaster.

— Cela ne sera pas ! m'écriai-je indignée.

— Ah ! vous préférez courir les garnisons à la suite de Dick Longue-House avec plusieurs petits Mac-Gregor mâles et femelles pendus à vos jupes ?

Dolly acheva tranquillement sa toilette de nuit.

— E'es-vous bien sûre seulement de Roméo ?

Moi, j'aurais peur à votre place que mon bonheur ne fût pas le sien. Roméo aime le jeu, le vin et les actrices ; il ne vous en dit rien pour le moment ; mais vous seriez plus sotte encore que je ne le crois, si vous le jugiez capable de s'en passer à tout jamais et de se contenter d'eau claire, fût-ce en votre aimable compagnie.

Je frémisais d'angoisse, sans trouver rien à répondre.

— Si au contraire, reprit ma sœur, vous épousiez sir Hugh...

— Jamais ! m'écriai-je avec un geste superbe, jamais... que je meure !

Elle se promena quelque temps de long en large, s'arrêta devant une psyché et contempla d'un air approbateur sa délicate personne.

— Cet avis que je vous donne, je le suivrais moi-même. Quels sont cependant mes sentiments pour sir Hugh ? Ceux que mérite un rustre insignifiant. Eh bien ! s'il venait me dire aujourd'hui (n'ayez pas peur, il s'en gardera) : — « Mademoiselle, voulez-vous m'appartenir ? » je jurerais avec empressement d'aimer et d'honorer, non pas lui précisément, mais son patrimoine, son cuisinier français et sa loge d'opéra. L'argent est une puissance... que dis-je, c'est un Dieu.

— Et à quoi sert la puissance ? Qu'en ferais-je, moi, par exemple ? Je veux aimer. Laissez-moi être heureuse à ma guise.

— L'amour est un des noms de l'égoïsme, murmura Dolly rêveuse. Le sens commun vous ferait épouser un gentilhomme, sacrifier vos propres inclinations pour venir en aide à votre famille, pour combler de joie un père à qui vous prétendez être dévouée. Ne criions pas trop haut notre dévouement, par parenthèse, avant d'en avoir donné des preuves. L'amour au contraire, l'amour, cette passion sublime, vous décide à vous jeter à la tête d'un bellâtre sans le sou. Ne vous échauffez pas ! je ne nierai jamais qu'il possède d'admirables moustaches et des épaules très larges ; mais y a-t-il là de quoi vous dédommager ?

## IX

Je ne fermai pas l'œil jusqu'au matin. Dolly avait touché le point vulnérable en m'inspirant la crainte d'affliger mon père, et celle non moins grande de ne pouvoir rendre Richard heureux.

Élevée simplement, je n'enviais pas pour ma part ce luxe avec lequel je venais de faire connaissance chez les Lancaster ; mais était-il vrai, comme elle l'avait dit, que Dick ne pût s'en passer ? D'autres fantômes me poursuivaient encore, la jalousie de Dick contre sir Hugh, son infidélité



avec Dolly, deux choses contradictoires qui néanmoins semblaient également prouvées.

Ce fut une nuit de fièvre et de larmes. Le lendemain, quand Dolly tira les rideaux, elle ne put s'empêcher de jeter un cri.

— Bon ! je m'y attendais ! Rachel pleurant ses enfants... Charlotte sur la tombe de Werther ! Ma chère, vous n'êtes pas présentable ; tous les fards des parfumeurs ne vous empêcheraient pas d'avoir le teint vert et les yeux bouffis à faire horreur. Je ne vous conseille pas de descendre.

— Je n'ai aucune intention de me montrer, croyez-le bien, répliquai-je au milieu de mes sanglots. Allez ! le champ est libre. Vous pouvez continuer à m'accuser auprès de lui, à me calomnier.

J'ensevelis ma tête dans l'oreiller pour échapper à son examen scrutateur et souriant.

— Vous m'aurez tuée, Dolly !

Elle haussa les épaules et sortit.

Notre hôtesse daigna venir s'assurer par elle-même que j'avais une violente migraine et m'adresser quelques paroles majestueuses de condoléance. Cette imperturbable majesté doit être bien ennuyeuse à la longue ! Je reçus ensuite la visite d'une grosse lady Capel (les grosses femmes sont presque toujours bonnes. Est-ce la cause ou l'effet de leur embonpoint ?) qui m'apprit incidemment le départ du major Mac-Gregor pour le lendemain.

— Nous ne pouvons cependant pas nous séparer ainsi, pensai-je.

J'avais passé toute la journée à me désespérer. Cette nouvelle changea le cours de mes réflexions. J'entr'ouvris ma porte et entendis dans le corridor des voix féminines jeunes et vieilles, douces et stridentes, toutes au diapason de la gaieté, car c'était l'heure de la toilette.

— Eh bien ! pensai-je, je m'habillerai aussi.

Il me fallut pour cela une certaine dose d'énergie ; je m'étais surexcitée au point de me rendre réellement malade. Mes yeux baignés d'eau fraîche se dégonflèrent un peu ; je passai un peignoir blanc et descendis l'escalier sans être remarquée de personne. On avait fini de dîner, et pour occuper la soirée, lady Lancaster n'avait rien imaginé de mieux que d'organiser une banque. Grâce à l'entrain du jeu, je traversai encore le grand salon inaperçue, parmi les cris, les discussions et les fous rires.

— Sympathie ou antipathie ? hurlait sir Hugh de sa voix stentoréenne.

— Sympathie, soupirait une demoiselle de cinquante ans, avec une ceillade assassine à son voisin, homme d'église.

— Six, sur sympathie.

— Six, sur antipathie.

— Rouge et noir maintenant !

— Non, plutôt un tour de baccarat.

Je jetai les yeux sur les joueurs ; Dick n'y était pas ; quant à Dolly, me croyant sur mon lit de douleur, elle s'endormait imprudemment dans une fausse sécurité, auprès de certain lord Stok-

port affligé d'un menton fuyant, d'une jeunesse vieillotte, d'un nez bourbonien et de plusieurs millions ; toute son âme ingénue était partagée entre le jeu et ce séduisant partenaire.

Qu'avait-elle fait de Richard ? il n'était pas dans le second salon ; machinalement j'entrai dans la serre qui suivait, et là une tête humaine, celle que je cherchais, m'apparut renversée sur les coussins d'un divan, avec l'expression la plus boudeuse et la plus morose. Dick tenait un livre à l'envers ; il se leva cérémonieusement à mon approche.

— Je suis venue vous trouver... lui dis-je très émue.

— Avec la permission de sir Hugh, je suppose ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je dis.

La rougeur de la colère et de l'indignation cette fois me monta aux joues, mais je me contins.

— Dolly doit être satisfaite, fis-je avec hauteur, elle a réussi bien vite à me perdre auprès de vous !

— Dolly ! Que vient faire votre sœur dans tout ceci ? Elle s'est efforcée de vous excuser comme toujours, elle a dit que vous étiez jeune et changeante et fantasque, mais...

Je connaissais le talent particulier de Dolly pour me noircir en prétendant me défendre.

— Ah ! je suis changeante et fantasque ? Et elle ? savez-vous ce qu'elle est ? ce qu'elle a fait ?...

J'avais saisi son bras pour le forcer à se rasseoir et à m'entendre. Tout d'une haleine je lui dis par quelles ruses Dolly m'avait imposé la compagnie de sir Hugh, le chagrin que j'en avais eu, l'explication qui en était résultée entre son rival et moi, les doutes terribles que Dolly avait semés dans mon esprit, et je finis par des larmes.

Tandis que je parlais, sa physionomie s'éclaircissait comme le ciel après l'orage.

— Est-ce bien vrai, Nelly ?

— Sur l'honneur !

— Vous ne vouliez pas de ce tête-à-tête avec sir Hugh ? Vous en êtes bien sûre ?

Je lui répondis par une autre question.

— Comment avez-vous pu tomber dans un piège aussi grossier ?

Le pauvre Dick avait l'air honteux, mais il était évident que chez lui la joie dominait encore la honte.

— Il serait si naturel que vous préférassiez le rang et la fortune d'un homme tel que Lancaster à la misère d'un pauvre diable...

— Si l'on appréciait les gens selon leur fortune, quelle opinion aurais-je de mon père et de moi-même ? lui dis-je gravement.

— Ainsi vous l'avez refusé ?

Adaptation par TH. BENTZON.

(La suite au prochain numéro.)





Jaquette vue de face et de dos.  
Modèle de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

*Modèle élégant en petit drap d'été couvert d'une broderie de fine soutache.* — Des galons en jais partent de l'épaule; sur le dos, ils dessinent la taille en diminuant, puis ensuite ils se prolongent jusqu'au bord inférieur de la jaquette qui reçoit un petit marabout de lacet de soie; ces galons coupent le devant en partant du col droit et en s'arrêtant au bas.

A la manche, chevron de ce même galon.

A tous les contours, petit marabout en lacet.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4890

Et le 6<sup>e</sup> Album de travaux contenant :

Sac à ouvrage — Dessous de carafe ou d'assiette à pied de dessert. — Deux corbeilles à pain. — Encadrement, broderie point de croix, pour corbeille à pain. — Groupe d'écrans à main et pare-feu. — Sac Empire pour voyage. — Chemin de table, broderie russe en coton rouge, bleu et jaune.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### CONSEIL PRATIQUE

En été, principalement, l'usage des antiseptiques est indispensable pour l'assainissement des habitations, c'est un devoir de préconiser le Phénol-Bobœuf, l'antiseptique par excellence, le préservatif le plus sûr contre les épidémies et les maladies contagieuses. Les miasmes et les microbes ne résistent pas, d'après les médecins, à l'action de ce désinfectant.

tant aussi hygiénique qu'énergique, le seul honoré par l'Académie des sciences, d'une récompense Montyon. Le Phénol-Bobœuf est entièrement soluble dans l'eau; n'étant pas acide, il peut être manié sans aucun danger.

## RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

*M<sup>re</sup> de la H.* — Il faut beaucoup de circonspection dans le choix des ouvrages qui composeront la bibliothèque de votre fils. Parmi les livres que vous citez, nous ne voyons pas de Montaigne. Vous ne savez peut-être pas, madame, qu'il y a une très bonne édition expurgée. Supprimez le Musset, quant à présent; votre fils est bien jeune et Musset est si désillusionnant! Il peut avoir, ce nous semble, une fâcheuse influence sur une jeune imagination impressionnable comme celle de votre fils. Il aime les vers? Faites-lui lire nos classiques, les beaux vers de Corneille et de Racine, c'est plus sain.

*Voyageuse intrépide* — Bon voyage nous lui souhaitons. Certes la canne est très permise; elle vous sera un aide nécessaire pour gravir les chemins escarpés et un appui pour la marche en plaine et en forêt; j'ajoute qu'elle diminue la fatigue. Soulier avec la guêtre est la vraie chaussure de voyage; le gant de Saxe, sans boutons. N'oubliez pas le carnet, où chaque soir vous noterez vos impressions et croquerez le point de vue ou le site qui vous aura charmée.

*M<sup>lle</sup> Fanny T.* — Costume en fin lainage à minuscules carreaux dans les tons gris. Jupe arrêtée à la cheville; blouse

en flanelle et jaquette. Le chapeau en paille à larges bords, tel est le plus pratique costume de voyage. M<sup>lle</sup> Thirion vous enverra des échantillons. Si vous devez beaucoup marcher, portez la botte, de préférence au soulier.

*M<sup>re</sup> D.* — Nous sommes obligée d'avouer que nous n'avons pas eu raison des modes drôlatiques dites américaines, dont on habille les chers petits enfants. Beaucoup de mamans en affublent les mignons. Vous pouvez donc, madame, vous livrer à « la passion » que vous avez pour la lévite, les robes longues et les chapeaux extravagants. Vos enfants seront à la mode.

*M<sup>re</sup> Simone G.* — Vous êtes-vous servie de la lavande ambrée de la maison Henry, 5, faubourg Saint-Honoré? Nous la préférons à toutes les poudres inventées contre les mites. Cette lavande opère des merveilles. En saupoudrer les fourrures, les lainages, les tapis, c'est mettre tous ces objets à l'abri de ces insectes si dangereux. Servez-vous-en pour la literie, les couvertures; enfin pour tous les objets susceptibles d'être attaqués par les mites. Ces renseignements nous vous les donnons en toute confiance, faisant usage de cette lavande.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 21 rue Chauchat.





Falcoener Imp

N° 4890

## Journal des Demoiselles

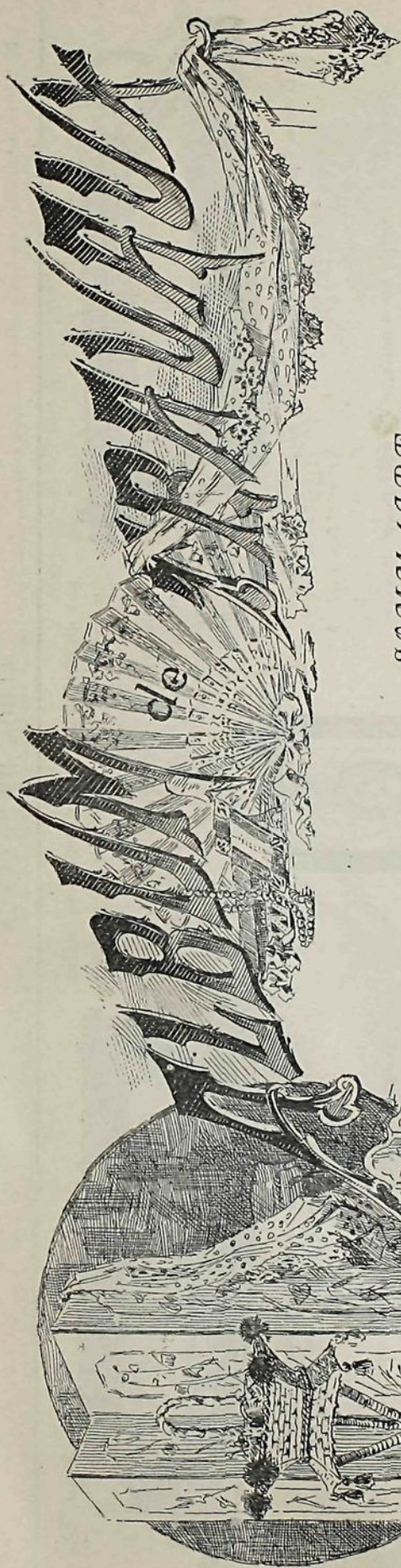
Mot des De Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne 48

Coiffures de M<sup>me</sup> GRADOZ, 67, Rue de Provence. Corsets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE,  
3, Place du Châtea Français. Etoffes nouvelles de la M<sup>me</sup> ROUILLIER, 27, Rue du 4 Septembre.  
Parfumerie de la Maison GUERLAIN, 45, Rue de la Paix. Chaussures de la Maison KAHN,  
55, Rue Montorgueil.





## SOMMAIRE :

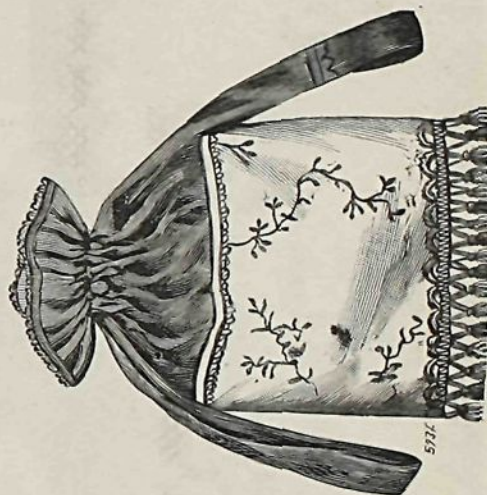
Sac à ouvrage ou à livre. — Dessous de carafe ou d'assiette à pied de dessert — Deux corbeilles à pain. — Trapèze porte-montre. — Encadrement, broderie au point de croix pour corbeille à pain. — Groupe d'écrans à main et pare-feu. — Sac l'empire pour voyage. — Chemin de table, broderie russe en coton rouge, bleu et jaune

Petit sac à ouvrage en soie brochée fond crème dans des tons anciens et passés, faille amande et petite passementerie ancienne. —

Taillez une bande d'étoffe ancienne de 16 cent. de hauteur sur 40 de largeur, puis une en faille aux mêmes dimensions. Réunissez ces deux étoffes dans le sens de la largeur et fermez par une couture le bas et le côté. La réunion des deux étoffes sera cachée sous une étroite passementerie ou un

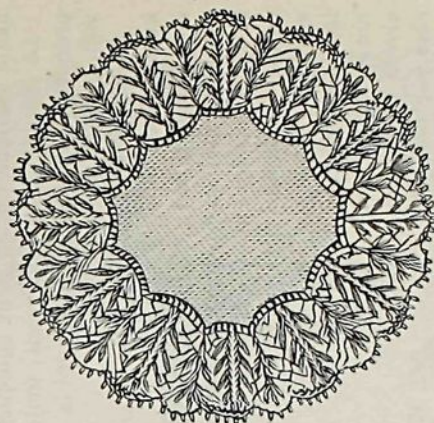
galon ancien. Faites ensuite dans la faille un ourlet de 6 cent., puis une coulisse dans laquelle vous glissez un large ruban de satin rose coupé aux deux bouts par une boucle en galon ancien. La tête de la coulisse sera garnie d'une petite passementerie ou d'une dentelle d'or; le bas du sac recevra une jolie frange multicolore cousue à cheval sur la couture.

On doublera l'intérieur en faille aux dimensions voulues une bande de satinette rose ou crème fermée de côté et glissée dans le sac; il suffira de l'arrêter par un rempli à l'endroit où commence la faille.



Petit sac à ouvrage en soie brochée fond crème et faille amande.

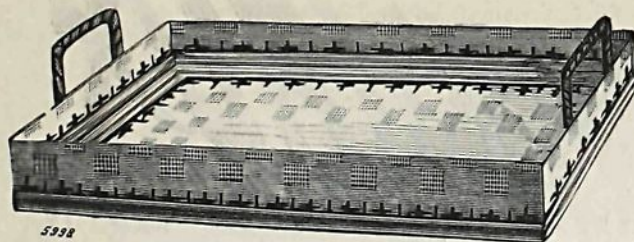
De M. Ployard, 67, rue Saint-Lazare.



Dessous de carafe ou d'assiette à pied, bordure rebrodée de soie.

De Mademoiselle Leeker, 3, rue de Rohan.





Corbeille à pain garnie de broderie en coton rouge sur granité crème.

*Petit dessous de carafe ou d'assiette à pied pour dessert.* — Ces petits dessous sont très coquets et ajoutent encore une note élégante au plus soigné service de table. On les trouve chez M<sup>lle</sup> Leeker.

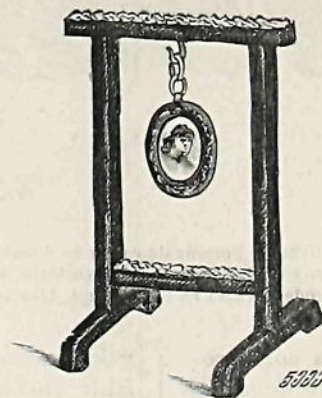
Le fond uni en une sorte d'étamine, le bord genre grosse dentelle dont le dessin est brodé en soie d'une seule couleur ou de deux couleurs au plus.

Le rouge et le bleu sont toujours préférés; on prendra deux tons pour rompre la monotonie du travail.

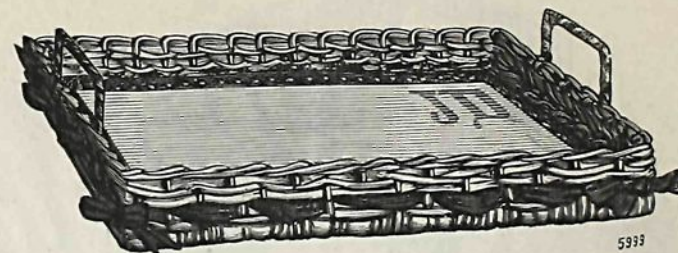
*Corbeille à pain en jolie vannerie, garnie tout autour d'un ruban rouge glissé entre les pailles et noué à chaque coin.* — Les anses sont enroulées dans un même ruban qui est arrêté de chaque côté par des petits nœuds.

L'intérieur de la corbeille est garni de granité doublé d'un molleton très léger et bordé tout autour d'un ruban rouge posé à cheval. Le chiffre se brode

sur le côté au point de croix, en coton ou en soie de deux tons : rouge et pain brûlé. — Pour fixer le granité dans la corbeille, on l'arrêtera à chaque angle par un fil de soie glissé dans la paille et serré fortement sous les nœuds qui les garnissent.



Trapèze pour suspendre un médaillon



Corbeille à pain en fine vannerie laquée, avec ruban passé dans la claire-voie.

Nous donnons le modèle d'une corbeille de forme semblable garnie entièrement de granité brodé au point à la croix; le détail du dessin se trouve aussi dans ce numéro; il fait l'encadrement de l'intérieur et se brode sur une bande posée à cheval et qui enveloppe entièrement le bord, rouge les points clairs, bleu les plus foncés.

*Trapèze porte-miniature ou montre, en velours rouge et galons d'or.* — Garnir les montants en velours bien tendu, puis faire les entailles nécessaires pour contourner les traverses que l'on recouvrira aussi de velours.

La réunion de l'étoffe qui se fera aux angles devra être invisible; sur chaque traverse elle sera cachée par un galon d'or.

Pour les pieds tendus de peluche, on fera toutes les coches voulues pour accuser bien nettement la forme.

Le petit crochet doré auquel on suspend le médaillon pourra s'enlever pour



Broderie au point de croix sur granité crème pour garnir une corbeille à pain, et petit dessin pouvant être utilisé pour le même objet.



faciliter le travail; on le replacera ensuite à l'endroit désigné.

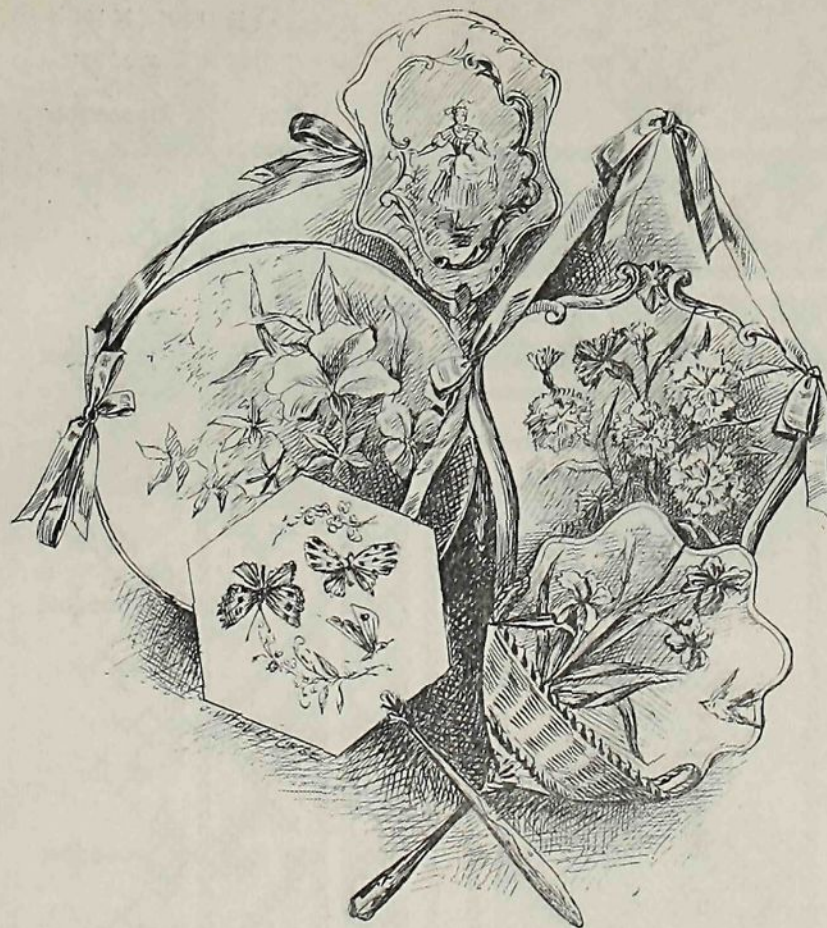
Ce petit objet est aussi fort commode comme porte-montre, d'une ancienne montre suspendue à une châtelaine également ancienne.

*Broderie au point de croix sur granité crème, pour garnir une corbeille à pain, et petit dessin pouvant être utilisé pour le même objet.* — Sur le côté du dessin principal, se trouve, en sens inverse, un plus petit dessin de cocottes qui se broderont en coton bleu, ainsi que le rang de points de croix sur lequel elles reposent.

Le soubassement du dessin et celui qui sépare les cocottes seront en coton rouge ou brun, ou en coton bleu foncé si l'on veut faire un camaïeu.

Le plus grand dessin se brode en coton noir et en coton rouge; les soleils qui forment un jeté seront alternativement brodés en coton noir ou en coton rouge.

L'encadrement extérieur qui forme baguette se fera en coton rouge; l'encadrement intérieur en coton noir, avec les points qui forment des cônes alternés en co-



Groupe d'écrans à main et pare-feu fantaisie servant de vide-poche ou de porte-photographies.

coupés, roulés et collés, en soie ou velours, rassemblés comme les pétales des fleurs artificielles.

N° 4. Écran à main forme octogone. — En gaze brodée de papillons et de libellules. Ces insectes peuvent être découpés puis appliqués et brodés ou peints.

N° 5. Un modèle nouveau d'écran à main qui peut

ton rouge et en coton noir. Même disposition pour l'encadrement supérieur. On se servira du dessin pour le fond de la corbeille en supprimant le second encadrement et en continuant le semé.

*Le groupe d'écrans à main et pare-feu que nous donnons sont facilement exécutables.*

N° 1. *Forme Louis XV.* — Faille bleu pâle. Rinceaux brodés en soie jaune d'or de plusieurs tons entourant une figurine brodée.

La monture est un cercle doré genre Louis XV. Le manche est assorti.

N° 2. *Pare-feu dit lune.* — L'écran est en taffetas crème et les fleurs sont découpées, appliquées puis brodées de soies harmonieuses.

On pourrait se servir des bouquets d'un morceau de foulard que l'on collerait légèrement après les avoir découpées; les broder ensuite avec de fines soies.

N° 3. *Écran pare-feu de forme écusson.* — Satin rose pâle orné d'un bouquet d'œillets panachés blanc et jaune.

Ces œillets sont faits de pétales dé-



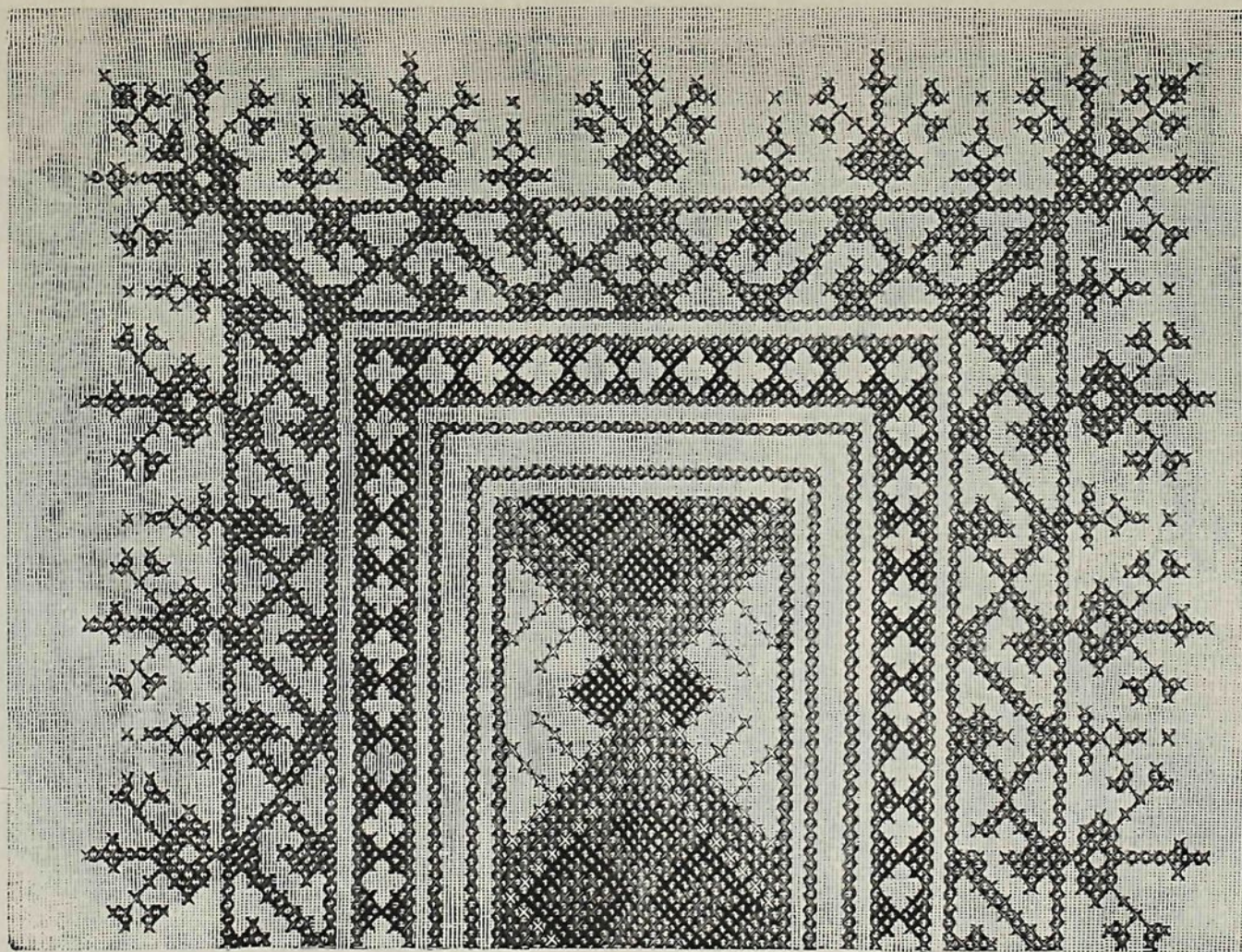
Sac Directoire en soie changeante vieux rose, étoffe brochée et frangée multicolore.



*servir soit de porte-photographies, soit de vide-poche. — C'est une fine vannerie dorée, placée dans le bas, qui permet ce double emploi. Le satin maïs, est décoré d'une jolie branche d'iris.*

*Sac Directoire en soie changeante vieux rose, étoffe brochée et frange multicolore. — Le haut du sac, en soie changeante, est ouvert de côté à partir de la coulisse, qui est serrée par un ruban de satin vert pâle; une jolie dentelle d'argent garnit l'ouverture. Le bas est en étoffe brochée crème à fleurs et dessins de toutes teintes très pâles; un galon d'argent surmonte la haute frange terminée par de gros glands multicolores. Points d'épine en soie rose et vert pâle au-dessus du galon.*

*Chemin de table en granité-canevas, brodé en coton rouge, jaune et bleu. — Peut servir pour nappe de plateau et dessus de dressoir. Notre dessin qui se répète jusqu'à ce que l'on ait la longueur voulue pour l'objet que l'on veut faire, a été pris sur la broderie faite en Russie. Le dessin extérieur, qui offre*



Chemin de table granité-canevas brodé en coton rouge, jaune et bleu.  
Peut servir pour nappe de plateau, dessus de dressoir.

le jaune au plus clair. Entourer le chemin de table d'un ourlet à jour, puis d'une dentelle russe aux couleurs du coton. A défaut de cette dentelle, prendre une dentelle-torchon que l'on brodera de points lancés et bouclés. La dentelle doit être posée à plat.

une certaine légèreté, est en coton jaune, appuyé sur une ligne de points bleus; dans l'espace compris entre les deux lignes bleues qui forment un premier encadrement, le dessin se brode en coton bleu et jaune. Le second encadrement est jaune pour les lignes droites, et rouge pour les points intérieurs; au-dessus, ligne de points bleus, autre ligne de points rouges, puis ligne de points jaunes encadrant le dessin intérieur qui se fait des trois couleurs en suivant, pour leur emploi, l'indication plus ou moins ombrée des points et en se basant sur ce que le point le plus foncé répond au coton rouge, ensuite le bleu et